

Quatre nus (1954) – J. V. Foix

traduction : Boris Monneau

Nu de Roche

À la pointe de l'aube, les routes aux évanouissements floraux se huchent sévèrement aux collines côtières. Je m'y perds de temps à autre pour arriver aux sommets et contempler comment, des profondeurs de l'émeraude suprême naissent, avec une joyeuse impertinence, les récifs. Si l'envie m'en prend, je saute à travers les fourrés, j'enfourche le bord d'un gradin mort et m'arrête pour regarder les flaques de sang qui signalent le passage des géants nocturnes, et leurs illustres luttes. C'est aussi à cette heure qu'a lieu l'éclosion impatiente des pierres aux rosées tardives, le pas des menhirs qui allongent leurs ombres avec une tiède négligence – ou qui se déplacent, austères et lents, avec des rumeurs étouffées de fable, vers la sécheresse venteuse – et l'évasion, entre de pâles murmures et des voix anciennes, des goélands, qui se perdent dans les potagers monotones des porcelaines. Au bord de la mer, les encres humides des échos passent, de grotte en grotte, en son et en image, les clameurs arbustives des fissures, la plainte des sarments et la chanterelle du ressac du pollen.

Tout est présent. Les pierres zooïdes planent dans des cieux de mica, et, si vous tendez l'oreille aux rocs des ravins, vous entendrez la clameur rétrospective et séditieuse des forêts en soulèvement. Je m'y complais et, en proie aux senteurs furtives, tantôt je descends les rigoles pour cueillir, à fleur de cale, les marguerites révélées, tantôt je gravis les falaises pour arriver à la vallée sans histoire des sons primordiaux et épier la sortie des vents équestres.

C'est aussi au point du jour que j'ai vu d'une butte de Begur comment s'ouvraient, avec un bruit de mailles submergées par des pêcheurs distraits, les roses cumulatives des Medes et depuis la colline de Maidéu comment, sombres dans leur transparence, appareillaient les navires d'algue de l'Île Plane, avec un équipage de racines médiévales et figuratives et depuis les solitudes tumultueuses des Furions, aux environs du Cap de Creus, comment, astucieuses et intempérantes, une foule de formes minérales dévalait vers la couche des sables.

Je côtoyais l'un de ces jours, de bon matin, le chemin des Bufadors – un sentier revêché où ruissellent les poussiers dorés des troupeaux qui, de Port de la Selva à Cadaqués, en passant par les mas, cherchent les herbes grésillantes et le levain des eaux. – Je m'y suis perdu. Fuyant par le bois turbulent de l'esprit, je ne m'étais pas aperçu que je prenais une traverse qui me mènerait à une jungle de silex où plus d'une fois je me suis arrêté pour me regarder moi-même avec des yeux asséchés. Un dur horizon de rocs, préférés par l'écho des évidences séculaires, bornait un plateau où d'autres rocs éparpillés irrégulièrement à des distances abyssales se projetaient aux quadrants du silence. J'admire leurs arrangements secrets, leurs métamorphoses affectées, leurs paysages latents avec d'autres roches, mousses, gaves et mirages stellaires. Esquivant, d'un bond, des ajoncs pour passer au-delà, je découvris un massif rocheux escarpé, plus haut que mon plateau, qui dominait la cordillère marine et ses flancs aux laits arborescents. À son sommet – tour de défense, bâtisse ou personnage – se trouvait une forme à l'apparence confuse. Après avoir atteint un champ rocailleux, je réussis à rejoindre, sans grand effort, la vallée où germaient les fraîcheurs de sa présence: c'était un monolithe sans alphabet ni horoscope, abondamment seul dans un parage désert. C'était une pierre nue. C'était un Nu de Roche.